



FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS

50^e édition

DOSSIER DE PRESSE

SOROUR DARABI

SERVICE DE PRESSE :

Rémi Fort - r.fort@festival-automne.com

Yoann Doto - y.doto@festival-automne.com

Assistés de Nicolas Lebrun

assistant.presse@festival-automne.com | 01 53 45 17 13

CND

Centre national de la danse

SOROUR DARABI

Natural Drama

Conception, chorégraphie et interprétation, **Sorour Darabi**
Conseillère artistique, **Thélia Merchadou-Pineau**
Dramaturgie, **Lynda Rahal**
Création lumières, **Yannick Fouassier**

Production MÉTÉORES
Coproducteur ICI - Centre chorégraphique national Montpellier - Occitanie / Pyrénées Méditerranée dans le cadre du projet Europe Creative Life Long Burning financé par l'Union européenne ; L'échangeur - CDCN - Hauts-de-France (Château-Thierry) ; PICA (Portland Institute of Contemporary Art) ; Réseau WEB : La Maison de la danse CDCN Uzès Gard Occitanie, WP Zimmer (Anvers), Beursschouwburg (Bruxelles), Black Box Theater (Oslo), Tanzquartier Wien, Frascati Theater (Amsterdam) ; CND Centre national de la danse (Pantin) ; Festival d'Automne à Paris
Coréalisation CND Centre national de la danse (Pantin) ; Festival d'Automne à Paris

Avec le soutien du Ministère de la Culture, DRAC Île-de-France
Mise à disposition de studios : Ballet du Nord - Centre chorégraphique national Roubaix Hauts de France, Centre National de Danse Contemporaine - Angers - ACCN, Stuk Kunstencentrum Louvain, Agora/Montpellier danse

Artiste iranien.ne, Sorour Darabi réfléchit la notion de transgression dans des pièces performatives qui engagent corps et langage. Iel interroge l'idée de « nature » en lien avec les préoccupations environnementales contemporaines, les aspects historiques de cette notion et leurs résonances socio-politiques sur les corps.

Après avoir présenté *Farci.e* en 2020 lors du Festival d'Automne (dans le cadre d'Échelle Humaine à Lafayette Anticipations), Sorour Darabi signe en 2021 sa nouvelle création. Iel pose la réappropriation comme un acte cherchant à rendre visibles les mythes hybrides invisibilisés par une politique de construction binaire. C'est-à-dire les récits et représentations existant entre l'homme et la femme, l'Occident et l'Orient, le plaisir et la souffrance... Par le texte, la danse, la recherche plastique, iel imagine une fiction « post-dystopique » au-delà d'un récit dualiste, pour forger une nouvelle mythologie. Une fiction ayant pour départ deux figures du début du XX^e siècle - Zahra Khanom Taj Saltaneh, princesse iranienne de la dynastie Kadjar, et Isadora Duncan, danseuse américaine établie en Europe - ainsi qu'une réflexion sur ce que soulèvent les pensées eugénistes et hydrofémistes. À travers ce questionnement sur l'idée de « nature » et son impact sur les corps, la pièce cherche à créer un nouvel être, errant dans les interstices du « normé » et du « naturel ».

CND CENTRE NATIONAL DE LA DANSE

Jeu. 2 au sam. 4 décembre

Durée : 1h

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

01 53 45 17 13

CND

Myra : Yannick Dufour, Claudia Christodoulou

01 40 33 79 13 | myra@myra.fr



ENTRETIEN

La réappropriation occupe une place centrale dans votre travail. Quel est le potentiel politique de cet acte ?

Sorour Darabi : En tant que personne trans, la réappropriation pré-existe à mon travail : renommer c'est chercher soi-même sa propre définition, d'après son vécu et son ressenti. Reprendre possession d'un principe, d'une pratique, d'un concept ou d'un bien, c'est refuser tout diktat. Je considère la réappropriation comme le fait de reprendre quelque chose qui nous appartenait et qui a été accaparé. Ce terme a des résonances différentes dans l'histoire de la colonisation, dans la culture *queer*, dans l'histoire de la danse et de l'art en général. Je l'aborde notamment en rapport avec mon propre héritage puisque je travaille à la réappropriation de ce qui a été effacé de la culture iranienne avec les changements de pouvoir d'une dynastie à l'autre, la conquête Islamique, la modernisation, la révolution Islamique... Il faut aussi préciser que tout artiste racisé.e doit se réapproprier sa propre image dans un milieu où les regards, les préjugés systémiques eurocentriques empreints d'histoire coloniale, ne nous permettent pas d'apparaître comme « individu » sur scène. Il lui faut toujours renommer ses valeurs, souvent sous-estimées, et réviser les clichés sur son origine, son héritage.

Dans vos pièces, quels sont les objets de cette réappropriation ?

Sorour Darabi : Dans *Farcie*, cette réappropriation opérait à travers le langage et mon rapport à la langue française. Pour *Savušun*, je portais un regard sur mes héritages chiites et sur la part de ceux-ci dans mon identité. *Mowgli*, dont la création doit avoir lieu en mai 2021 au Kunstenfestivaldesarts à Bruxelles, prend place au présent, au sein de la culture populaire française. Il s'agit ici de se réapproprier la sauvagerie avec laquelle on traite les corps des jeunes citoyen.nes issu.es de l'immigration. Dans *Natural Drama*, c'est l'idée de « nature » et son impact sur les identités et les corps.

Quelle est cette « nature » que vous convoquez ?

Sorour Darabi : Dans la société française, l'idée d'une nature extérieure à soi, hors de la ville, s'accroche à un imaginaire bourgeois suranné qui ne tient pas compte du fait qu'aujourd'hui, la nature n'existe plus. En Occident, le rapport entre l'humain et la nature est considéré comme sacré, selon la tradition judéo-chrétienne. Ce rapport est anthropocentré : séparé de la nature, l'humain se pense supérieur par sa capacité à produire de la connaissance, en droit de manipuler la nature en vue d'améliorer son apparence ou sa performance. On peut voir une dérive de cette conception dans la théorie eugéniste formulée en 1883 par Francis Galton. Cette théorie qui met en rapport le patrimoine génétique et les classes sociales vantait la sélection artificielle biologique en vue d'une perfection de l'espèce humaine. Selon cette théorie, les classes sociales dominantes auraient possédé des qualités de beauté et d'intelligence à perpétuer. Cette vision élitiste, fétichisée à une époque, a imprégné les mentalités, les rapports de classe et de race et s'est propagée au-delà des pays occidentaux à travers une propagande qui l'a établie comme norme.

À la même époque, en Iran, qu'en est-il des caractéristiques de beauté au sein de la dynastie Kadjar que vous avez beaucoup étudiée ?

Sorour Darabi : La littérature de cette époque laisse entendre que les critères de beauté étaient très éloignés des mœurs

occidentales. La plupart des critères d'alors seraient qualifiés de *queer* aujourd'hui : on considérerait de manière égale la beauté masculine et féminine. Les femmes portaient des moustaches, des sourcils reliés dont elles forçaient le dessin avec du khôl. Par ailleurs, l'homosexualité était acceptée. Le livre de Afsaneh Najmabadi, *Women with mustaches and men without beards* publié en 2005 parle de l'anxiété que la modernisation a générée par rapport à l'identité de genre et la sexualité en Iran.

De quelle manière mettez-vous en rapport les deux figures de l'époque que vous appelez : la danseuse américaine Isadora Duncan et la princesse iranienne Zahra Khanom Taj Saltaneh ?

Sorour Darabi : Isadora Duncan, établie en Europe, a cherché dans l'étude de la nature la source d'un mouvement débarassé de tout « ornement » associé à la danse classique. Dans sa vision – imprégnée d'un héritage judéo-chrétien, la nature est sacrée, la femme est unie au grand mouvement qui parcourt l'univers et son corps est pur. À partir de sa démarche et de trois œuvres de référence (*Water study*, *Mother* et *Revolutionary*), j'interroge également les mythes effacés et les artistes invisibilisés dans l'histoire de la danse. Au sein de la dynastie Kadjar qui a gouverné l'Iran de 1786 à 1925, juste avant la modernisation, Zahra Khanom Taj Saltaneh était la fille de Nassereddine Shah. La princesse était une intellectuelle, écrivaine, peintre, féministe et pionnière des droits des femmes en Iran. Malgré la liberté restreinte que le patriarcat offrait, les amantes de son père et la princesse, elle-même, avaient beaucoup de pouvoir dans les décisions importantes du pays. Ce qui me frappe est le potentiel grand écart entre les lectures féministes que l'on peut faire de ces deux figures : Isadora Duncan pourrait être reliée à un féminisme normé – occidental, blanc et bourgeois – tandis que Zahra Khanom pourrait symboliquement être associée à un féminisme que je qualifierais de *queer* au sens d'inclusif et ouvert à la diversité. Je cherche à créer une esthétique qui aille au-delà de ces deux références, et non à reconstruire ces mythes car ils n'existent pas. Ces deux histoires, ces deux personnages, sont des outils pour créer une fiction. J'essaie d'écrire un mythe futuriste, post-dystopique, et d'imaginer une figure qui porte en soi le dialogue de ces deux réalités.

Vous dites « post-dystopique » : la dystopie n'est-elle plus une fiction ? Quel sens cela a pour vous, d'envisager une mythologie future ?

Sorour Darabi : Considérer que la dystopie est de l'ordre du futur est un point de vue très occidental. Quand on regarde l'état du monde, nous y sommes. Il n'y a qu'en Europe qu'on essaie encore d'en faire des fictions or, ici-même, la dystopie est bien présente, c'est une question de classe sociale. Peut-être qu'aujourd'hui, la pandémie rend enfin la chose concrète pour tout le monde. J'écris pour le futur, comme toute personne trans se projette dans le futur puisque la société actuelle ne lui offre pas de place. Ce n'est pas un rêve – ce serait trop positif – mais une quête.

Vous évoquez également dans vos recherches, la pensée hydroféministe développée par la philosophe Lucie Irigaray et reprise par Astrinda Neimanis. En réponse à l'écoféminisme qui rapproche le corps féminin de la nature, l'hydroféminisme pense l'individu comme neutre – ni masculin,

ni féminin ou les deux en même temps. Son corps serait mouvant comme l'eau et son identité, fluide. Comment cette pensée s'intègre-t-elle au reste ?

Sorour Darabi : Cette vision très occidentale de considérer l'identité comme fluide ne me semble pas réaliste. Mon intérêt est plus artistique que théorique ou politique. C'est une manière pour moi de relier la vision d'Isadora Duncan d'un corps impénétrable et pur avec un féminisme plus contemporain, tout aussi utopique. Toutefois, ce livre m'a intéressé.e pour en finir avec les mythes féministes sur les corps des femmes. Artistiquement, la notion de fluidité me ramène à la pièce *Water study* d'Isadora Duncan et à ce que construit la mise en rapport de cette chorégraphie avec cette pensée contemporaine.

Quel est votre rapport aux archives ?

Sorour Darabi : Rappeler les mythes du passé me semble contreproductif : les reproduire serait vouloir conserver les mêmes valeurs dans une société autrement plus complexe. Je préfère comprendre mon rapport artistique avec ceux-là, et les relire, entre les lignes. En Iran, une grande partie de l'histoire de notre pays est ignorée et absente du programme scolaire suite à la Révolution de 1979. Pour *Natural Drama*, j'essaie d'approfondir ma pratique qui consiste à trouver la danse à travers la littérature, entre les lignes. À travers ces écritures, j'imagine une danse, forcément fantasmée. Pour créer une danse, je me suis, par exemple, inspiré.e du « Nazar Bazi » une pratique érotique homosexuelle largement évoquée dans la littérature du 14^{ème} siècle.

À travers votre apprentissage, et ce rapport à l'histoire de la danse, on comprend l'importance que revêt le langage dans votre démarche de réappropriation.

Sorour Darabi : Oui, la réappropriation passe par le langage. La langue est une loi, c'est à travers celle-ci qu'on s'identifie et qu'on se représente les autres ; c'est à travers celle-ci qu'on réfléchit. D'ailleurs, chacune de mes pièces est écrite en farsi, français ou anglais selon ce que je veux raconter, ce qui fait sens. La langue farsi peut être mystérieuse : les mots auparavant concrets sont devenus plus troublants, plus flous. C'est ce que j'appelle apprendre entre les lignes.

Comment ces recherches se traduisent de manière formelle ?

Sorour Darabi : J'ai trouvé les traces d'une danse qui ne m'intéresse pas esthétiquement mais qui m'inspire. Dans les images ou les descriptions que j'ai étudiées, j'ai découvert une sorte de chorégraphie faciale qui fait écho à mes recherches sur l'expression du visage. Il y avait aussi une pratique de regard, plus complexe que la séduction, que je mettrai en rapport avec mon propre travail sur le regard.

D'ailleurs, votre travail sur le regard agit en miroir, renvoyant au spectateur son propre regard et ce qu'il charrie, à commencer par la binarité, qu'elle soit orientale-occidentale, masculin-féminin, plaisir-souffrance... Que voulez-vous donner à voir ?

Sorour Darabi : Je cherche à créer un espace au-delà des binarités instituées, un endroit où l'on peut vivre. La construction binaire nous fait croire que l'on doit choisir un côté ou l'autre, de nombreuses personnes ne trouvent pas leur place entre deux binarités normatives. Je ne dis pas que la binarité n'existe pas car elle existe, comme la domination, mais comprendre la

place qu'on occupe sur ce terrain peut nous permettre d'agir depuis son endroit, de changer quelque chose. Ma position, clairement politique, est de donner à voir ce qui est invisibilisé dans une politique de construction binaire, lorsque les deux extrêmes font l'objet de propagande massive. Je veux mettre en valeur l'hybridation et l'incohérence. Opérer des croisements entre les figures d'Isadora Duncan et Zahra Khanom mène à une hybridité nouvelle, impensée, que je revendique pour une mythologie future.

Propos recueillis par Mélanie Jouen

BIOGRAPHIE

Sorour Darabi

Né.e en 1990 à Shiraz (Iran), Sorour Darabi vit et travaille à Paris. Très active en Iran, Sorour Darabi fait partie de l'association souterraine ICCD dont le Festival Untimely (Téhéran) a accueilli ses travaux avant son départ pour la France. Durant ses études au CCN de Montpellier iel crée le solo *Subject to Change*, une performance qui interroge la transformation à travers le temps et la cohabitation avec l'environnement En 2016, iel crée *Farci.e*, et en 2018 *Savušun* au Festival Montpellier Danse. En 2020, iel fait partie de la programmation d'Échelle humaine aux côtés de Boris Charmatz, Dimitri Chamblas, Simon Senn, Mette Ingvarsten, Balkis Moustashar et Benjamin Kahn au Festival d'Automne à Paris.

Sorour Darabi au Festival d'Automne à Paris :

2020 *Échelle humaine* (Lafayette Anticipations)